

# - *Pages cliniques* -

## A QUOI SERT LE PÈRE POUR CHACUN ?

Marie-Noël Jacob-Duvernet\*

Que le père serve, tient aujourd'hui du lieu commun ; maintenant « à quoi sert-il pour chacun ? » est la question du lien spécifique du sujet à sa jouissance la plus intime qui lui fait horreur. Dès lors le sujet s'en écarte jusqu'au terme de la cure préférant les effets de dilution et d'évidence de son roman personnel aux coordonnées précises de sa jouissance. Le père sert dans la névrose, il est forclos dans la psychose ; disons que le psychotique se passe du père. Quel que soit le tableau psychiatrique, du repli autistique au délire bruyant, il y a toujours derrière cela « l'homme libre » de Lacan, le côté « sans foi ni loi » du psychotique. L'institution psychiatrique y répond par le souci de la contractualisation, la recherche d'une adhésion au contrat de soins qui tente de restaurer un cadre de vie ; ce n'est pas sans intérêt, on le sait, lorsque le psychotique n'a plus de repères, que ce soit hygiène, alimentation, sommeil, lien social, etc. On connaît également la limite de cette réponse institutionnelle globalisante, sa visée rééducative.

Mais qu'est-ce que la psychanalyse répond à l'homme libre ? Proposons là, au moins, la nécessité d'une objection à cette liberté, mais d'une objection qui du principe doit passer au particulier ; serait-ce, comment chaque sujet psychotique se passe-t-il spécifiquement du père ? Peut-on poser la direction du travail à effectuer en ces termes et avec quels effets ?

Le cas clinique proposé conclut sur l'élaboration d'une scène qui met nouvellement en fonction le père. En quoi cette mise en scène du père permet à ce sujet psychotique d'énoncer un « *c'est fini, je vais pouvoir revivre comme avant* » et en quoi diffère-t-elle dans la névrose ?

---

\* Forum d'Angers

Hugo, élève de terminale au printemps 97, il présente « *une plaie psychologique* » qui l'amène à l'hôpital psychiatrique : « *je suis un Homme au milieu des Nazis. Ces Nazis pratiquent devant moi de multiples tortures sur un être vivant. Moi, un Homme je ne réagis pas et pourtant la scène se déroule devant moi, je ne peux détourner les yeux ni les fermer. Je subis l'action* ». Le délire est envahissant, déchaînement du signifiant dans le réel, la jouissance déferle sur son corps évoquant le diagnostic de schizophrénie.

Hugo se dit dans l'urgence « *ma main est coupée depuis 5 jours et personne ne me soigne* ». Je le pris au mot et si l'hospitalisation en psychiatrie fut courte il s'engagea prestement dans un travail analytique et passa son bac dans l'année. Au cours de ce travail qui va durer 3 ans, notons une première période pendant laquelle Hugo s'applique à démontrer qu'il n'est pas comme les autres, qu'il n'appartient pas à l'universel des hommes : « *j'appartiens au type philosophe, soit l'Homme avec un grand H, celui qui pense. Grande fut ma déception de voir un monde si primitif, l'homme avec un petit h ne pense pas, ne respecte pas l'autre, fait la guerre...* ». Donc pas question pour lui d'avoir une descendance, un enfant qui ne serait pas un Homme avec un grand H, ni de partager au quotidien les intérêts des étudiants qu'il juge avec beaucoup d'ironie. Il n'est jamais allé au café avec les autres, fumer, jouer aux cartes, vouloir gagner, ce sont bien là des préoccupations d'hommes avec un petit h.

Son refuge face à cette société médiocre fut depuis l'enfance l'entomologie en précisant que « *l'insecte n'est pas un objet d'étude mais quelque chose qui me maintient en vie* ». Il a mis en œuvre un grand projet entomologique, repeupler les haies vierges sans écosystème avec des papillons qu'il élève. Depuis des années, il mène résolument cette activité de soutien de la Nature avec un grand N. Quant au choix spécifique du papillon, il l'associe à une maladie qui touche son corps, l'ichtyose ; la peau des papillons lui évoque sa propre peau sèche et couverte de squames qui tombent « *comme de la poussière* ».

Ce grand projet n'empêche pas son corps de lui échapper à défaut « d'être mordu par le signifiant » ; s'en suivent : « *une fatigue psychologique, des troubles visuels (pour lesquels il fait transitoirement appel à Dieu au cours de ce qu'il nomme une illumination), un état de flottement comme si mon âme était dans un ballon que mon corps tient à la main ; je voudrais que cela cesse ; que mon âme réintègre mon corps qui est aujourd'hui indifférent* » .

Une deuxième période s'engage autour d'un travail d'écriture rigoureux quoique forcené qu'il m'adresse : « *Conséquences d'une illumination... l'Existence encore...*

l'Entomologie, une passion... Faut-il croire en Dieu ? ... ». Puis lorsqu'il fréquente quelques mois la fac de psychologie, il entamera ce qu'il appelle l'analyse mais qui tient plus du récit écrit de tous ses rêves.

Ce travail d'écriture limite les effets de jouissance sur son corps. Lorsqu'il distinguait « *le moi social influencé par la société, du moi qui réfléchit ou moi pur ou encore inconscient* », il témoignait alors d'être aux prises avec ce « *moi pur... ce moi qui réfléchit et qui est mal caché dans l'inconscient... un inconscient qui s'amuse... mais qui peut être vexé d'être mis en arrière* ». Cet « *inconscient vexé* » il le ressentait dans son corps : des douleurs, des éclairs dans l'œil etc. Avec ce travail d'écriture il tente de mettre, si je puis dire, ce qu'il nomme « l'inconscient » à sa place, dans les rêves, et ainsi d'en limiter les effets sur son corps.

La troisième période conclura par la mise en fonction du père.

Faute de disposer de la signification phallique, Hugo ne s'intègre pas dans une classe, dans un collectif masculin où il est question historiquement de la rivalité phallique, de la comparaison d'organe. Il s'absente de tous les jeux, de cartes ou autres, dont l'enjeu est au fond de savoir celui qui l'a ; préoccupation qu'il situait avec mépris du côté des hommes avec un petit h avant de le situer aujourd'hui comme un refus de la virilité. C'est ainsi qu'il raconte une scène qui se passe en Belgique l'été précédant l'hospitalisation. Un différent oppose ses parents à propos du choix d'un restaurant, son père, l'agresseur, se fait passer de manière mensongère pour la victime. Devant la duperie paternelle « *j'ai refusé, dit-il, de faire parler ma virilité, je me suis mis à la place de ma mère* », celle avec laquelle il avait « *une relation spirituelle* ».

Puis s'ensuit une série d'aventures scolaires, qui mettent en scène l'organe qu'il n'a pas, et qu'il situe comme contemporaine de son hospitalisation.

Hugo fut tracassé par les cours de sport et les douches qui succèdent à ceux-ci. Il a honte de la taille de son pénis qu'il trouve « *misérable* ». Donc « *lors des cours de sport je me tiens de plus en plus les fesses en arrière craignant qu'on voie que je n'ai rien devant. Un jour Vincent me dit « t'es tombé dessus ? » et suivent les ricanements des autres* ». Il évite les douches collectives où il fait bien attention que personne ne le voie de face. En terminale survient ce qu'il nomme « *l'épisode de la tâche excrémentaire* » qui annule toutes ses précautions pour que les autres ne voient pas son pénis dont il est déjà honteux puisque ceux-ci « *tombent sur la tâche excrémentaire qui a sali mon slip... j'ai la malchance d'avoir les*

*excréments trop liquides* ». Il reviendra au cours des derniers entretiens sur cette explication, il ne s'agit pas tant d'une particularité de ses excréments mais d'un comportement de « *laisser-aller* », son père lui avait dit de ne prendre que trois feuilles alors il « *lui donnait raison* » dit-il en riant. Donne-t-il véritablement raison à la loi paternelle, consent-il, là par exemple, à la loi paternelle, alors qu'il se passe du sens de la consigne (qui est : peu de feuilles mais bien faire) dans un mouvement de laisser-tomber du corps qui lui revient par ailleurs sous la forme de l'insulte d'un de ses camarades : « faudrait mieux qu'on te lèche le cul ».

Cruauté du collectif... Néanmoins il va accepter d'intégrer, après deux ans de vagabondage à l'université, une classe de BTS gestion et protection de l'environnement option animation nature. Vie collective, redoublée d'un internat, avec « des mêmes », lui, qui ne l'est pas.

C'est depuis la rentrée 99 que sont apparues des idées de mutilation. A ne pas « disposer de l'organe » comme ses camarades de classe, se pose la question de s'en séparer dans le réel, de se mutiler.

Inquiété par ses « *idées macabres* » soit « *se couper le sexe* » il met au travail la scène de la salle de bains qui introduira la fonction du père ; une scène de salle de bains où il pénètre sans frapper et tombe sur son père en train de se laver le sexe dans le bidet. Son père l'engueule fortement : « tu n'as pas à regarder » et le vire violemment de la salle de bains. Hugo, s'il associe cette scène avec ses idées de mutilation, n'en comprend pas le sens. Il évoque parfois des hypothèses, son père était-il en érection ? mais pourquoi cette colère ? Cette fois, au cours d'un dernier entretien, il pose que s'il a envie de se couper le sexe c'est qu'il a craint dans cette salle de bains que son père ne le lui coupe : « *si je ne peux pas regarder c'est qu'il me la coupe* ». Le « *c'est fini, je vais pouvoir revivre comme avant* » fait suite à cette « *trouvaille* ». Il n'a pas anticipé ce « *c'est fini* » et le découvre là, nous surprenant l'un et l'autre. Cette conclusion sur une attribution à l'Autre paternel de la menace de castration lui permet de revivre normalement, dit-il.

Cette affirmation méritait pour moi une confirmation et je l'ai revu à distance une fois ; il confirme : « *je me suis demandé comment j'allais habiter cette idée, c'est un peu difficile mais ça se passe bien... maintenant j'ai trouvé l'explication... je suis avec les autres dans la réciprocité, je donne mon avis, avant je n'aimais pas, je refusais la virilité... avec mon père dans la salle de bains j'ai été exclu de la virilité... c'est cette idée que le travail a fait*

*émerger* ». Puis il se pose la question « *émerger ou ré-émerger ?* » et de conclure : « *émerger* ».

Grande clairvoyance d'Hugo qui reconnaît là l'émergence d'un Autre castrateur. On peut comparer le travail d'Hugo à ce que Lacan évoque à propos du délire de jalousie dans la paranoïa. Le délire de jalousie est une tentative de restaurer le désir de l'Autre même s'il s'agit de désir ébauché dans l'imaginaire : « J'essaye, écrit-il, comme psychotique d'instituer dans l'Autre ce désir qui ne m'est pas donné parce que je suis psychotique, parce que nulle part ne s'est produite cette métaphore essentielle qui donne au désir de l'Autre son signifiant primordial, le signifiant phallus » (*Formations de l'inconscient*, p. 481). Imaginarisation du désir de l'Autre ou mise en fonction d'un père imaginaire ?

Cette mise en fonction du père tient du travail de condensation sur une scène. On assiste à un resserrement de la jouissance qui au cœur du délire déferlait sur le monde (les Nazis) et sur le corps d'Hugo à une localisation sur l'Autre paternel.

Reprenons alors les caractéristiques de cette scène :

Il y a un effet de trouvaille, de nouveauté, ça n'existait pas avant. Les effets sont précis, il arrête ses neuroleptiques, il poursuit ses études et donne son avis dans un collectif masculin, il se laisse pousser la barbe ; ces derniers éléments donnant l'idée d'une assurance nouvelle, durable ( ? ) d'être de son sexe.

L'Autre institué par cette scène est massif, une forme totale imaginaire, un Autre absolument castrateur sans récupération de jouissance pour Hugo, ailleurs dans la névrose on aurait pu penser à la mise en place d'un mécanisme pulsionnel (voir - être vu).

Cette scène reste comme une surface plane, comme un tableau accroché au mur sans la profondeur ni la subjectivité qu'aurait introduites la question du désir d'Hugo, si névrose il y avait eu. Pourquoi entre-t-il dans la salle de bains ? Que se joue-t-il là avec son père ? Pour Hugo, le travail analytique peut s'arrêter sur cette suppléance imaginaire, sans que se posent ces questions. Vouloir aller plus loin, soit interroger le désir d'Hugo, serait prendre le risque d'une nouvelle décompensation.

On trouve dans l'analyse d'une névrose ce type de scène qui résulte également d'un travail de condensation du discours de l'analysant ou de réduction sur un père castrateur sauf que le névrosé connaît ou consent depuis toujours à cet Autre castrateur. Ce n'est pas une nouveauté, bien au contraire, c'est ce dont le névrosé se plaint, l'Autre est déjà institué comme garantie mais aussi comme supposition de jouissance, les autres puis l'Autre jouissent

de lui, il le sait. Mais la supposition n'est pas la localisation et il faut le parcours analytique pour situer ce quelque part, ces scènes qui condensent le rapport du sujet à l'Autre auquel est attribuée la jouissance.

Mais comment le sait-il ? Il le sait parce que c'est lui-même qui donne de l'importance à ces scènes, mais il les méconnaît car il s'agit alors d'entrevoir la part prise dans cette affaire, qu'il monte également sur la scène ; méconnaissance donc, connaître sans reconnaître comme sien. Cela n'est plus comme pour Hugo, une image plane ou une image pieuse, il en va des turbulences de la jouissance propre au sujet. Il s'agit de reconnaître cette part de vivant et de singularité de la jouissance qui tient sans doute de l'insupportable.

La cure analytique tient du parcours de l'Autre jouisseur comme préalable à la jouissance de l'Autre comme résultat, résultat d'un travail qui s'effectue dans et par le transfert. Le sujet « reçoit... sa propre jouissance sous la forme de la jouissance de l'Autre... Le père, ou l'autre, quel qu'il soit, qui ici joue le rôle, assure la fonction, donne la place, de la jouissance... » (Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, p. 74) Le transfert, dans sa vitalité, c'est-à-dire cette direction de cure qui tient compte de la singularité de la jouissance voire qui l'incite, réactualise ce à quoi le père sert pour chacun, ce lien spécifique qui est l'autre nom de jouissance du sujet.

*« Car ça c'est vraiment toi*

*Ça se sent, ça se sent*

*Que c'est toi*

*Et rien d'autre que toi*

*Non rien d'autre que toi »*

*Groupe TELEPHONE (1982)*